

La Gazette d'AMIE

n° 5

1^{ère} année, n° 5

10.12.1997

EDITORIAL

Nous approchons de la nouvelle année et avant le passage en 1998 chacun s'apprête à prendre de bonnes résolutions. Parmi ces résolutions, laissez-nous vous suggérer une idée.

Notre gazette est un rendez-vous et également un lieu d'échanges. Que ce soit sur des stages organisés par l'association AMIE ou sur la présentation d'un pratiquant qui nous semblait intéressant à connaître, nous vous informons le mieux que nous pouvons. Mais cet espace de communication, bien que modeste, est aussi le vôtre et nous souhaiterions que cette nouvelle année soit l'occasion de vous exprimer dans nos colonnes.

Reportage sur un stage, informations sur votre club, impression sur une revue, un livre, un reportage télé ou bien pour nous formuler vos critiques ou vos suggestions, tout est possible pour que votre gazette vive par votre contribution de pratiquant curieux ou critique.

Pour lancer le débat, je vous propose un sujet de discussion qui fait beaucoup parler dans le monde des arts martiaux.

La compétition prend-elle trop d'importance dans le monde des arts martiaux ?

Gichin Funakoshi, le fondateur du karaté, était opposé à l'esprit de combat et de compétition. Il alla même jusqu'à fermer son dojo, le jour où il s'est rendu compte que certains de ses élèves utilisaient son enseignement pour faire du combat libre.

En revanche, Jigaro Kano, fondateur du judo était un partisan du bien fondé de la compétition olympique. Il estimait que l'esprit de compétition développait un effet éducatif sur les pratiquants.

On voit bien que depuis son origine au sein des arts martiaux le débat sur la compétition était lancé. Certains prétendent que la compétition a un effet de promotion d'une activité sportive et à notre époque de l'économie et de l'argent roi (le nerf de la guerre...) La promotion a un effet de développement et donc apporte des moyens. Ces moyens financiers contribueront à former des compétiteurs de haut niveau qui eux-mêmes traceront la voie pour de nombreux jeunes. Voilà la machine est lancée, plus vite, plus haut et plus loin.

Ce mécanisme est-il compatible avec la pratique du budo ? ou bien la pratique des arts martiaux a-t-elle pour but d'être bien dans son corps, dans ses mouvements et donc dans sa tête ?

Je me garderais bien d'argumenter dans un sens ou dans un autre, même si, en tant que pratiquant, vous l'aurez peut être remarqué, j'ai ma petite idée.

En revanche, si vous voulez vous exprimer sur ce sujet, vous êtes les bienvenus et apporterez votre contribution intellectuelle au fonctionnement de la gazette.

Alors tous à vos stylos, plumes ou claviers et nous attendons ce que nous considérons comme votre cadeau de la nouvelle année.

A l'année prochaine et bonne pratique.

Michel LEROY, Président d'AMIE

*Le difficile, n'est pas de monter mais, en montant, de rester soi
Un art qui a de la vie ne reproduit pas le passé, il le continue*

*Jules Michelet
Auguste Rodin*

Rencontre avec Areski OUZROUT

Pour vous parler d'Areski Ouzrout j'ai préféré le rencontrer dans son environnement de tous les jours. C'est à Savigny, dans la banlieue parisienne qu'est situé le centre d'action éducative où travaille Areski. Après avoir passé un vieux porche de ferme, je me trouve dans un vaste complexe composé d'anciennes dépendances avec également des bâtiments dont l'aspect est plus proche de la caserne et qui côtoient d'autres constructions plus récentes.

Areski m'accueille et me fait visiter le bâtiment dans lequel il exerce le métier d'éducateur. C'est un peu par hasard qu'il s'est trouvé à exercer cette profession.

« J'ai passé mon BTS de dessinateur industriel sans conviction et c'est en étant moniteur de colonies de vacances que j'ai senti qu'il y avait quelque chose qui passait entre moi et les jeunes. Je l'imaginais pas que c'était un métier possible. Lorsque j'ai fait mon service militaire, j'ai découvert que le métier d'éducateur existait, mais je n'avais aucune idée de ce que ça pouvait représenter comme travail ».

Au cours de la visite de ce vaste centre, j'ai pu effectivement remarquer à quel point Areski a le contact avec ces jeunes qu'il appelle affectueusement les « gamins ».

Après avoir envoyé beaucoup de lettres de candidature dans tous les secteurs : handicapés mentaux, handicapés physiques, inadaptés sociaux, c'est finalement au foyer de Meaux pour de l'éducation surveillée, dépendant du ministère de la justice, que notre ami Areski va faire ses premières armes d'éducateur.

« Au début, j'ai eu un peu peur, j'ai cru que ça serait la prison, mais lorsque j'ai été reçu par le directeur dans un grand pavillon bourgeois dans lequel il y avait une dizaine de jeunes encadrés par des éducateurs, j'ai été agréablement surpris ».

En fait, c'est la pratique du karaté qui a contribué à l'engagement d'Areski dans sa première fonction d'éducateur.

« Le jour où j'ai pris mes fonctions, tous les jeunes du foyer savaient que j'étais karatéka, ça m'embêtait plutôt. Ils avaient tendance à être provocateurs pour me mettre à l'épreuve, pour connaître mes réactions ».

Areski est très bavard sur son travail d'éducateur, avec une grande précision il m'explique en détail le travail d'intermédiaire entre ces jeunes, la justice, la famille et la société. Aujourd'hui sa fonction a changé, il n'est plus dans un foyer et dans ce centre de la Ferme de Champagne, la société lui confie des adolescents complètement désordonnés, désocialisés qui n'ont aucune notion du bien et du mal.

« Pour prendre un exemple fréquent, le viol, qu'il soit individuel ou collectif, le jeune ne comprend pas pourquoi le juge vient s'en mêler pour un acte qui, pour lui, n'est pas répréhensible. En général, dans le milieu familial de ces adolescents, où l'éducation n'existe plus, la femme est là pour servir, la notion de viol n'est pas considérée comme un délit. Donc, à 16 ans, ils n'ont même pas conscience que c'est un crime, à partir de là, on ne parle pas de la même chose. Ils n'ont pas les mêmes références de valeurs humaines, le dialogue devient alors très difficile.

Notre travail est d'établir un lien pour leur faire comprendre que la société est construite sur des règles et qu'ils faut les respecter.

Dans le quotidien, les règles sont aussi simples que de respecter les horaires ou l'hygiène, des concepts vraiment élémentaires. L'apprentissage de la loi, ça passe déjà par cela, respecter les premières règles de base. Par exemple, il m'est arrivé d'expliquer à un jeune que l'on ne nettoyait pas la table avec la serpillière qui se trouvait sur le sol ».

La question qui s'imposait était bien sûr de savoir dans quelle mesure le karaté servait à Areski dans sa lourde tâche d'éducateur.

Examineur zélé des travers de notre société, il pèse ses mots sur ses explications : « pour moi être karatéka me sert tous les jours. Je suis, en fait, chaque jour, confronté à des formes de violence qui ne sont pas physiques mais qui pourraient le devenir. Le karaté me permet de gérer la violence des autres et puis également ma propre violence, car devant certaines réactions agressives, je peux avoir également envie de l'être. Le but est d'éviter la confrontation physique qui de toute façon n'aura qu'une issue négative, soit pour l'un soit pour l'autre ou pour les deux.

Ce que j'ai appris, c'est que de toute façon, il faut toujours donner la possibilité à l'autre et à soi-même de s'en sortir, comme disent les japonais, avec dignité, « sauver la face ». Pour cela, il ne faut jamais mettre la personne dos au mur, il faut toujours lui donner la possibilité de s'en sortir, ne pas le laisser dans la situation où le choix est de se soumettre ou de se révolter. Et pour moi, il faut également que je sois capable de changer de stratégie, de telle façon que, si le jeune n'a pas la réaction que je souhaitais, tout de suite je m'adapte et je change d'attitude, quitte à laisser tomber et le revoir quand il sera calmé. C'est en fait éviter le combat, non pas en refusant la confrontation mais en assumant mes responsabilités. Je dois prendre en compte la sensibilité de l'autre et surtout son honneur. Par rapport aux autres éducateurs, le karaté me donne une autre dimension car je sais que si ça devait aller jusqu'au conflit, je pourrais l'assumer et les jeunes le sentent.

Cela me fait penser à Gichin Funakoshi qui était souvent critiqué, car il refusait de se battre. A son époque, beaucoup de maîtres qui étaient sûrement plus fort physiquement que lui se sont battus en relevant des défis. Mais je pense qu'il possédait une qualité différente, il détournait l'agressivité des autres et lorsque l'on venait lui lancer un défi il avait assez d'assurance pour que son adversaire parte sans finalement l'avoir défié. Sa force et son intelligence étaient de réussir à détourner la force de l'autre au point que finalement il n'y avait jamais eu ni défi ni combat.

D'ailleurs, plus on progresse dans sa pratique plus on s'aperçoit de l'immensité de ce qu'il reste à faire et qu'il vaut mieux éviter un combat dont l'issue est très incertaine ».

Areski avait encore beaucoup de choses à dire sur le karaté et les relations avec ses gamins et aussi beaucoup à nous apprendre sur la communication de type confrontation qui est son lot de tous les jours. Laissons lui la conclusion : « En fait, le plus dur combat pour moi, ce n'est ni d'être éducateur ni de pratiquer le karaté, c'est le combat que je mène contre moi-même en cherchant à me connaître mieux ».

Peut être Areski a-t-il trouvé le chemin, c'est-à-dire le **do**, la voie qui le conduit vers quelque chose que nous cherchons tous un peu : la maîtrise de soi.